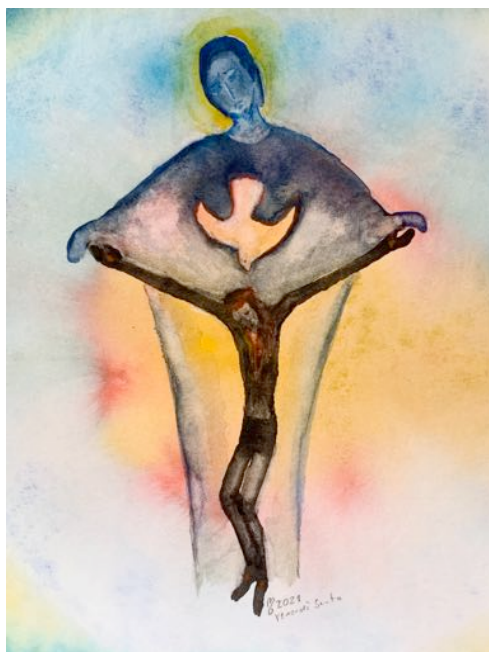


La vraie vigne et ses sarments



Être des sarments vivants

« Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jn 15, 5)

En méditant sur cet évangile avec les sœurs du monastère de San Giacomo di Veglia durant la cinquième semaine de Pâques, nous avons réalisé que l'image de la vigne que Jésus fait sienne pour exprimer le mystère de notre communion avec lui implique une transmission de la vie de lui à nous et de nous au monde. Les sarments ne sont pas secs, c'est-à-dire qu'ils sont vivants, si à travers eux passe la sève vitale qui, depuis les racines et le cep de la vigne, va nourrir les raisins que la vigne produit comme fruit. Un fruit qui ensuite est transformé en vin « qui réjouit le cœur de l'homme » (Ps 103,15), surtout lorsqu'il est bu pour goûter la beauté de la communion fraternelle.

Cette image nous révèle combien il est important d'être des sarments vivants, vivants de la vie de la vigne. C'est important pour le monde qui attend la joie du fruit de chaque vie humaine, mais c'est important surtout pour le Christ, la « vraie vigne » dont le Père est le vigneron (cf. Jn 15,1). C'est comme si du passage de la sève vitale à travers les sarments dépendait l'accomplissement de ce que Dieu est pour toute la création et l'accomplissement de ce que toute la création est pour Dieu. La joie de Dieu est le don de la vie. La joie du créé est la vie de Dieu. Mais si les sarments ne se laissent pas traverser par la vie du Christ, toute la création et toute l'humanité manquent leur but et leur accomplissement. Même Dieu serait meurtri dans le don total de lui-même au monde.

Quel mystère ! La plénitude de Dieu, la joie de Dieu, semblent dépendre de nous, de la vitalité des sarments. Ce n'est pas des sarments que vient la vie : la vie ne vient que de Dieu, du Père, dans le Fils, dans le don de l'Esprit Saint. Mais la transmission de la vie

dépend des sarments. Les sarments sont les premiers à accueillir la vie de la vigne et ils ne peuvent la transmettre que dans la mesure où ils l'accueillent.

Nous voyons dans l'Évangile que le Christ est toujours peiné de ne pas pouvoir donner sa vie parce qu'il la voit rejetée. Lorsque Jésus regarde le jeune homme riche s'éloigner, plein de tristesse, son cœur se remplit aussi de tristesse parce qu'il voit qu'un sarment qu'il avait reconnu comme important pour transmettre sa vie au monde ne veut pas rester attaché à la vraie vigne en se libérant de tous ses biens pour laisser passer la vie du Christ, c'est-à-dire cet amour infini que Jésus lui donnait déjà sans mesure (cf. Mc 10, 21-22).

La mission des sarments

Quand nous voyons dans quelle aridité, morosité, désolation, dans quel vide de sens l'humanité vit – mais aussi l'aridité et la tristesse qui habitent souvent nos cœurs et nos communautés – nous comprenons qu'aujourd'hui plus que jamais la grande urgence à laquelle nous sommes appelés à consacrer nos vies est précisément celle de permettre au Christ de faire de nous des sarments vivants de la vigne qu'il est devenue en mourant sur la Croix et en ressuscitant pour le salut du monde.

On pourrait lire toute la Règle de saint Benoît – ainsi que tous les chemins de conversion proposés par tant de charismes ecclésiaux – comme un accompagnement que l'Esprit Saint a suscité dans l'Église pour nous aider à devenir des sarments vivants de la vigne du Christ Rédempteur. En effet, lorsque Benoît demande comme condition pour entrer dans un monastère d'être des hommes et des femmes qui désirent la vie et le bonheur (cf. RB Prol. 15 ; Ps. 33,13), à ceux qui disent oui à cet appel universel, il ne propose pas tant l'expérience immédiate de la satisfaction de ce désir, mais un chemin qui nous fait devenir des personnes et des communautés dont le fruit est la charité au service de l'amour et de la joie des autres. Oui, c'est précisément la vocation et la mission des sarments qui trouvent leur accomplissement en transmettant et en portant à tous le fruit que seul le Christ peut produire : la charité, joie de Dieu et de l'humanité.

De même, le don de la Pentecôte, la première qui a eu lieu à Jérusalem, et la Pentecôte toujours nouvelle dont nous avons tant besoin, transforme les disciples en sarments vivants du Christ. Car l'Esprit Saint nous remplit de la vie du Christ, fait vivre le Christ en nous, comme dans la Vierge Marie.

Si nous n'avons pas ce souci fondamental d'être des sarments vivants du Christ, tous les problèmes et toutes les difficultés, au lieu d'être des occasions de vivre de la foi, de l'espérance et de la charité, deviennent des torrents en crue qui nous emportent toujours plus loin du rocher sur lequel nous sommes appelés à construire la maison de notre vie et de l'Église qui l'accueille et la rend chrétienne. Si, par contre, notre préoccupation première est de laisser le Christ vivre en nous par la grâce de l'Esprit, nous découvrons avec surprise et consolation que même les circonstances les plus négatives et les plus pénibles sont, pour Jésus, des espaces de vie nouvelle, des espaces d'amour et de paix. Si le Christ est vivant, rien n'est perdu, rien n'est vain. Si le Christ vit en nous, aucune menace, même pas la mort, ne peut briser notre « moi ». Le sarment qui reste attaché à la vigne du Christ reste vivant et capable de porter du fruit, même si le gel de l'hiver, la chaleur de l'été ou d'autres calamités viennent détruire temporairement toutes les feuilles et les fruits qu'il portait. Du Christ, la vraie vigne, jaillit toujours la vie.

Apprendre à être des sarments de la vigne

Aux noces de Cana, pourquoi Jésus a-t-il objecté à sa mère que son Heure n'était pas encore venue de donner le vin nouveau pour la joie des noces ? Le fait que le problème était le manque de vin nous suggère que Jean, en racontant cet épisode, pensait aux paroles par lesquels Jésus s'était qualifié de « vraie vigne » lors de la dernière Cène. En effet, au chapitre 15 de Jean, Jésus parle aussi du fruit de la vigne, de la joie parfaite, de la persévérance dans l'amour mutuel, comme entre époux. A Cana, pour Jésus, l'heure n'était pas encore venue de porter beaucoup de fruits, les fruits de sa vie donnée totalement en mourant sur la Croix. Peut-être Jésus pensait-il que, pour que sa vie porte tous ses fruits, il fallait attendre que grandissent les sarments de la vigne, c'est-à-dire ses disciples, à commencer par les apôtres. Il fallait attendre la Pentecôte pour que ses disciples deviennent des sarments vivants de la vigne, capables de transmettre le vin nouveau de son sang versé pour donner les fruits de la Nouvelle Alliance, c'est-à-dire de la communion dans l'amour du Christ.

Marie, sarment parfait dès sa conception, semble deviner les pensées de Jésus. Alors, que fait-elle ? Elle nous apprend à devenir comme elle des sarments vivants, insérés dans la vigne, afin que le Christ puisse donner le fruit de son Heure pascale. À Cana, en effet, Marie enseigne aux serviteurs des noces la manière dont elle-même a immédiatement dit oui au don et à la tâche d'être un sarment vivant du don du Fils de Dieu : « Sa mère dit à ceux qui servaient : "Tout ce qu'il vous dira, faites-le !" » (Jn 2, 5)

Pour être des sarments vivants et féconds du Christ, il nous est demandé d'écouter sa parole, une écoute disponible pour que se réalise ce que le Christ veut faire à travers nous. L'écoute et le service sont les qualités essentielles des sarments du Christ. Jésus veut porter du fruit à travers nous, et son fruit est le vin qui régénère la joie des noces, la joie féconde de l'amour que Dieu nous donne d'avoir les uns pour les autres pour devenir son image et sa ressemblance. Ce fruit est la Rédemption dans le sang du Christ, dans sa vie donnée pour nous jusqu'au bout. Cela était déjà présent dans la conscience de Jésus à Cana, et aussi dans celle de Marie lorsqu'elle a enseigné aux serviteurs à obéir à la parole de Jésus pour devenir des instruments du don de sa vie, c'est-à-dire pour être des sarments du Seigneur qui est mort et ressuscité pour nous.

C'est avec la même attitude, la même foi, que Marie était présente au Cénacle, dans l'Église primitive, et maintenant, au Ciel, elle continue à être notre Mère et notre Maîtresse. Par son silence, sa prière, son obéissance pleine de foi, de charité et d'espérance, Marie est toujours présente dans l'Église et à l'Église, en répétant son invitation essentielle : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ! » Comme si elle nous disait : « Restez unis au Verbe de vie, demeurez dans son amour, et votre vie portera le fruit de mon Fils, le fruit de l'Esprit Saint ! »

Le fruit de la communion fraternelle

De même que le fruit de la vigne est le vin de l'alliance, le fruit du Christ est la communion dans son sang, la communion de Dieu-Trinité qu'il nous est donné de vivre avec lui et entre nous. On n'est pas un sarment de la vraie vigne sans porter ce fruit de la communion fraternelle. Le pape François a consacré l'encyclique *Fratelli tutti* à ce fruit essentiel et universel de l'Église et de notre vie chrétienne. Il est urgent que nous y travaillions, pour nous-mêmes et pour le bien du monde entier.

Pour porter ce fruit, Dieu le Père taille souvent les sarments de la vigne, du Corps du Christ. Il enlève de nous et de nos communautés ce qui ne sert pas la communion dans la charité, ce qui produit des fruits qui ne sont pas le fruit authentique du Christ, les raisins sauvages qui peuvent sembler beaux à voir, mais qui en réalité ne servent pas la joie de nos cœurs et la joie de Dieu. Nous ressentons souvent de l'amertume dans nos relations les uns avec les autres, parce que dans celles-ci, et surtout dans nos cœurs, se glissent le mépris, la critique, le mensonge, l'hypocrisie, la méfiance. Nous commençons alors à défendre nos jugements, nos attitudes, et cela ne fait qu'accroître l'amère stérilité de notre vie chrétienne et monastique.

La taille est une technique qui ne discute pas avec ce qui est stérile, c'est une coupe qui laisse tomber ce qui est sec, ce qui ne porte pas de fruits, ce qui ne laisse plus passer la vie, la sève vitale de la vraie vigne : l'amour du Christ, l'Évangile, la grâce de l'Esprit Saint.

Dans toute l'Église et dans l'Ordre, nous vivons une période de taille sévère. Nous semblons devenir plus petits, plus courts, moins visibles, moins importants. La crise mondiale que nous traversons a exacerbé, même parmi nous, de nombreuses fragilités. En réalité, si nous nous laissons émonder par le Père avec la confiance qu'il nous aime et qu'il veut nous faire vivre de la vie du Fils, nous découvrons que l'émondage nous fait du bien, il nous rend plus heureux et plus féconds pour le Royaume de Dieu, même lorsque nous semblons mourir. C'est l'humilité évangélique à laquelle saint Benoît ne cesse de nous éduquer, car saint Benoît est un père qui désire ardemment que nous vivions comme des enfants de Dieu qui donnent leur vie comme Jésus.

Il est important, cependant, d'être conscients que la communion entre nous est la communion des sarments de la seule vraie vigne qu'est le Christ. Chaque sarment est responsable de porter personnellement du fruit en restant inséré dans le Seigneur, mais nous ne devons pas oublier que notre fruit est le fruit du Christ et que les différents sarments sont unis par lui pour transmettre ce fruit au monde. Le fruit est la communion d'amour que le Christ donne au monde, et il serait absurde que les sarments qui la transmettent ne jouissent pas de cette communion entre eux. Qui sait quelle joyeuse fraternité est née ce jour-là à Cana parmi les serviteurs qui ont été les premiers à savoir et à voir que leur travail d'obéissance au Seigneur a permis un incroyable miracle ! C'est la même fraternité joyeuse que les apôtres et tous les premiers chrétiens ont sentie jaillir entre eux dans la mission qu'ils ont commencée immédiatement après la Pentecôte.

Sommes-nous conscients que nous sommes ensemble pour servir le fruit de la communion fraternelle, c'est-à-dire le grand miracle accompli par l'amour du Ressuscité dans le don de l'Esprit ? La fragilité n'est jamais un obstacle, car le fruit de l'amour du Christ est toujours parfait, même s'il n'y avait que deux ou trois sarments attachés à lui pour le porter, le faire mûrir et le donner au monde.

Frères et sœurs des pauvres

Récemment, j'ai vécu une expérience qui m'a beaucoup interrogé. À cause de ma distraction, j'ai manqué un train pour la France et j'ai dû le prendre le lendemain. J'étais en colère contre moi-même et triste de causer des désagréments à la communauté que je devais visiter. Dans le train que j'ai pris, cependant, j'ai rencontré une jeune mère africaine avec sa fille de six ans. Comme tant d'autres migrants, elle avait traversé la Médi-

terrannée sur un canot pneumatique pour se sauver d'une menace pesant sur son enfant et pour trouver un traitement contre une maladie. Elles avaient déjà passé un mois dans un camp de réfugiés en Italie. Elles étaient maintenant en route pour la France où elles avaient un contact. À la douane, la police a fait descendre plusieurs immigrants illégaux, tous originaires d'Afrique. Des scènes douloureuses et parfois violentes, certainement désagréables même pour la police qui doit faire son devoir, alors que c'est un problème qui devrait être traité au niveau international. Même la mère et sa petite fille ont dû descendre du train, mais après les contrôles, ils les ont laissées remonter et continuer le voyage. La petite fille était extrêmement effrayée, elle sanglotait et avait de la fièvre. Elles m'ont raconté leur histoire. Comme nous approchions de Nice, j'ai demandé où elles allaient passer la nuit. En fait, elles pensaient pouvoir poursuivre leur voyage au moins jusqu'à Paris et passeraient certainement la nuit dans la gare ou dans un abri de fortune. J'ai téléphoné à l'abbesse de Castagniers qui m'attendait à la gare. Je lui ai demandé si elle connaissait une possibilité d'accueil à Nice. Elle a répondu qu'elle essaierait de demander, même s'il était déjà tard. Mais elle ajouta tout de suite : « Sinon, nous les prenons avec nous à l'abbaye et elles dormiront chez nous. » Je ne me sentais pas très favorable à cette possibilité, mais j'ai tout de suite compris que c'était parce que cela signifiait me compromettre davantage dans l'accueil de ces personnes que Dieu avait mises sur mon chemin. J'ai compris que Jésus, saint Benoît et le pape François ne nous laissent aucun doute sur la manière de répondre à ce besoin et que j'étais appelé à me laisser impliquer comme le bon Samaritain. J'ai donc été heureux d'apprendre de l'abbesse qu'il n'y avait pas d'autre option que de les emmener avec nous à Castagniers. Là, les moniales les ont accueillies « avec toute l'humanité » que demande saint Benoît (RB 53,9), et dont les femmes sont expertes. Pour cette communauté, comme pour beaucoup d'autres dans l'Ordre, l'accueil des migrants et des réfugiés n'a rien de nouveau.

Les circonstances ont fait que, après le bref séjour au monastère, cette mère et sa petite fille ont continué le voyage avec moi, et c'était providentiel car j'ai pu les aider face à d'autres graves inconvénients dans le trafic ferroviaire que nous avons dû affronter. La maman me répétait sans cesse : « C'est Dieu qui vous a envoyé ! » Je me suis rendu compte que c'était vrai. Ce n'était certainement pas moi qui étais bon, mais le Seigneur qui, dans l'amour préférentiel qu'il a pour les petits et les pauvres, avait fait de moi, avec les Sœurs de Castagniers, un instrument de son attention pour elles. Dieu fait vraiment de nous des « anges », c'est-à-dire des « envoyés » de sa charité, si nous nous laissons simplement impliquer dans les besoins de notre prochain. Parfois, un petit oui au besoin des autres suffit pour être totalement engagés dans la providence du Père qui s'occupe alors vraiment de tout, jusqu'au moindre détail.


Cet épisode n'est pas nouveau dans notre expérience. Mais cela m'est arrivé à un moment où je ressentais particulièrement la fatigue que tant d'entre nous ressentent pour reprendre la route en cette période dramatique pour le monde et pour nous tous. Cela m'a fait réaliser une fois de plus combien il est important de se laisser aider par les petits et les pauvres pour retrouver la vitalité de la vraie vigne qu'est le Christ. Il suffit d'un simple geste d'acceptation du besoin de notre prochain pour que le sang de la grâce et de la charité coule à travers nous, les sarments de la vigne, et cela porte non seulement des fruits de consolation pour ceux qui sont dans l'indigence, mais redonne également vie et joie au sarment lui-même, à nous.

C'est ainsi, j'en suis de plus en plus convaincu, que l'Esprit Saint veut redonner de la vitalité à chacun d'entre nous et à nos communautés, souvent fatiguées et tristes à cause de leur fragilité. Tous, dans la crise que nous vivons, nous devrions nous demander : quel pauvre suis-je appelé à accueillir dans ma vie aujourd'hui pour que Dieu fasse de moi un « ange » et un instrument de sa tendresse, de son attention et de sa charité ? Être conscients des besoins des autres qui sont souvent à côté de nous ou à notre porte, et les vivre en communion avec le Christ comme Marie à Cana, fait de nous des serviteurs de la charité de Dieu qui opère immédiatement une transformation miraculeuse de la réalité, nous redonnant la joie de vivre, d'être aimés et d'aimer. Nous découvrons alors que le pauvre nous fait le don de donner notre vie, d'être des sarments vivants du Christ qui, avec le Père, veut donner l'Esprit Saint au monde.

Aidons-nous mutuellement à être des sarments vivants

Il me semble que le moment actuel que vivent le monde, l'Église et notre Ordre nous demande avant tout une volonté renouvelée d'être des sarments du Christ et de nous entraider en cela. Nous ne sommes pas réunis dans l'Église et dans une vocation particulière pour être admirés comme des fleurs éclatantes ou appréciés comme des fruits succulents, mais pour être des sarments au service de la fécondité du Christ Rédempteur. Une fécondité toujours mystérieuse, cachée et surprenante à la fois. La tâche des chrétiens, et en particulier des moines et des moniales, est souvent humble et cachée, mais elle naît d'une réelle prédilection, d'une préférence de Jésus pour nous, d'une amitié que nous ne méritons pas mais qui nous est donnée. Le sarment, en effet, est plus attaché au Christ, plus uni à lui, que les feuilles, les fleurs et les fruits de la vigne. Dans le sarment coule directement la vie donnée du Rédempteur. Si nous en étions vraiment conscients, quelle gratitude nous aurions pour notre vocation et le service qui nous est demandé !

Le Seigneur nous a unis, chers frères et sœurs, comme les disciples réunis au Cénacle à Jérusalem, pour nous reconforter mutuellement par la prière et l'affection fraternelle, et pour vivre ensemble l'attachement au Christ qui fait de nous des sarments vivifiés par le don du Paraclet. Demandons à la Vierge Marie et à nos amis du Ciel le don d'un cœur ouvert à cette grâce et à cette mission !



Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist